



Jan Wagner

3 poèmes

*traduits de l'allemand par Le grand Huit*¹

¹ *Le grand Huit* est un atelier de traduction collective franco-allemand composé, côté français, d'Alexandre Pateau, Valérie Rouzeau, Hélène Sanguinetti, Claude Adelen, Gérard Cartier.

der rettich

*du hast so lang an ihm gezerrt, gezogen;
nun stehst du, den ruf der waldohr-
eule im rücken, mit diesem stoßzahn
von rettich da, ertappt wie ein wilderer.*

*und hier an deinem küchentisch, blaß
vor einem klotz mit der kälte von marmor
und schwer wie ein unterschenkel apolls,
ein mittlerer amor,*

*beschleicht dich das gefühl, du habest exakt
um sein gewicht an gewicht verloren,
würdest noch leichter, leichter. draußen knackt
der wald, rückt auf mit augen und mit ohren.*

*geschrumpft zu wenig mehr als einem nugget,
eine feder im windzug, nichts als ein flaum
vor diesem stummen albinogott,
sieht man dich kaum.*

*sein name, der wie ein seufzer entwich,
ein stoßgebet: hätte ich, hätt ich ...
dein haus liegt kalt und unbewohnt
unter dem rettichmond.*

le grand radis

à force de t'acharner à le tirer de terre,
te voilà maintenant avec le cri du grand
duc dans le dos, et cette corne
de radis comme un braconnier pris sur le fait.

et maintenant à la table de la cuisine, blême
face à ce bloc d'une froideur de marbre
et lourd comme un mollet d'apollon,
maniable cupidon,

s'insinue le sentiment d'avoir perdu autant-
exactement que ce qu'il pèse
d'être léger, plus léger encore. dehors craque
la forêt, elle avance, elle a des yeux et des
oreilles.

tu te ratatines pas plus gros qu'une pépite,
plume dans un courant d'air, rien qu'un duvet
face à ce dieu albinos et sans voix,
on te devine à peine.

son nom, dans un souffle s'est enfui,
fervente oraison : qui m'aurait dit, m'aurait
dit...

ta maison est froide et vide
sous le grand radis de lune.

die kapitäne

*gingen in unserer straÙe an land
und schlüpfen unter bei den witwen,
ankerten in der witwenbucht,
hoch und stolz. wir wahrten den abstand,
kreisten skeptisch wie in mickrigen
einbäumen um sie herum.*

*april, und in den gärten legte
die blühende flotte der kirschbäume ab:
sie blieben, scheuerten das rasendeck,
schoben die weiÙe bugwelle
eines vollbarts vor sich her.*

*schweigsame männer mit fischen im namen,
einsilbig, silbrig,
herr barsch, herr dorsch, herr butt –
wir klebten wie pfahlmuscheln an den türen
und fensterläden, lauschten
auf madagaskar, sansibar,
tauschten wörter wie glasperlen aus,
kalfatern, brigg, persenning ...*

*stille männer mit braungebeizten
gesichtern noch im herbst, wenn das rauschen,
das rascheln der ertrunkenen durchs laub
der hecken ging in den kälteren nächten –
an manchen feiertagen fand man
sie schwankend in einem wind mit der stärke
von zweikommaacht promille.*

*sie stehen weiter hinter den gardinen,
sehen mich nicht, der ich sie sehe
vom dunklen garten, zu winzig in ihrer see.*

Les capitaines

débarquaient dans notre rue terrestre
et trouvaient refuge chez les veuves
jetaient l'ancre dans la baie des veuves
hauts et fiers. nous gardions nos distances
tournions sceptiques comme en de minuscules
pirogues autour d'eux.

avril, et dans les jardins appareillait
la flottille en fleurs des cerisiers :
ils restaient, briquaient le pont herbeux,
poussaient la vague d'étrave
de leur grande barbe blanche.

hommes taiseux aux noms de poissons,
brefs, brillants,
monsieur bar, monsieur thon, monsieur congre –
nous écoutions collés comme des moules
aux portes, aux volets,
madagascar, zanzibar,
des mots troqués comme des perles de verre,
calfatage, brick, préart...

hommes silencieux aux visages
encore tannés en automne, quand le
ruissellement,
le bruissement des noyés traversait le feuillage
des taillis par les nuits plus froides –
certains jours fériés on les retrouvait
titubant dans un vent de force
deuxvirgulehuit dans le sang.

ils sont toujours debout derrière les rideaux
ne me voient pas, moi qui les vois
depuis le jardin sombre, infime dans leur mer.

säge

*wer wüßte mehr von trennen und gelingen
zugleich? die feinen zähne des piranha,
der schlanke griff – und schimmernd wie die
klinge,
die zwischen sigurd und der keuschen bryn-*

*hild ruhte, bis die morgensonne
durchs fenster auf das bettuch rieselte.
und plötzlich kehrt der duft der sägespäne
zurück, jener moment im zirkuszelt,*

*in dem die jungfrau lächelnd in zwei teilen
sich wiederfand, der große zambonini
den hut abnahm, um ihn just dort zu wedeln,*

*wo beides wahr schien, zwischen rumpf und
beinen
im trommelschwellen, im wirbel des lichts
nicht etwas da war, aber auch nicht nichts.*

scie

qui mieux qu'elle saurait à la fois diviser
et gagner ? les fines dents du piranha,
la mince poignée – luisante comme la lame
posée entre siegfried et la chaste brune-

hilde, jusqu'à ce que le rayon du matin
traverse la fenêtre et coule sur le drap.
et soudain à nouveau revient l'odeur de sciure,
cet instant sous le chapiteau

où la vierge souriante se retrouva coupée
en deux, tandis que le grand zambonini
ôtait son chapeau pour l'agiter précisément

où les deux moitiés semblaient vraies, entre
tronc et jambes
dans un roulement de tambour, un remous de
lumière
où il n'y avait ni quelque chose, ni tout à fait
rien.

Jan Wagner est né en 1971 à Hambourg. Éditeur, traducteur (de l'anglais) et critique. Auteur de 6 recueils et d'essais. Son recueil *Regentonnenvariationen* (Hanser Berlin, 2014) a reçu le prix du Salon du livre de Leipzig (qui n'avait jamais couronné de livre de poésie). Un recueil a paru en français (en version bilingue) : *Archives nomades* (Cheyne, 2009), traduit par François Mathieu.